

Au bord du monde

Le temps est une lassitude que nous assumons... Eduardo Mallea

Depuis l'annonce, le temps est plus dense, plus concentré. C'est un temps qui ne passe pas ou si peu. Une sorte d'éternité. Un temps bourré d'attente comme une matière explosive.

J'ai le temps. Tout le temps.

Je malaxe ces objets-mots sous ma langue, ils ne veulent plus dire grand-chose. Ils sont suspendus comme des bulles de savon quelque part à l'intérieur de mon cerveau. En tout cas ils habitent mon corps.

Je ne peux pas lire.

Même pas penser.

L'éternité donc. Elle s'installe tout doucement. Elle est née d'un discours fleuve aux accents martiaux. Du tumulte des voix chevauchant les ondes qui ressassent en boucle la nouvelle. Qui l'impriment dans les têtes pour lui donner une consistance, une réalité, un semblant de raison. Qui répètent à l'infini les mêmes messages, les mêmes évidences, qui commentent sans se lasser l'inimaginable.

Depuis que ce mot de confinement s'est mis à résonner, multiplié à l'envi par les radios, télés, réseaux en tous genres, le ciel s'est éteint, la vie s'est enclose. Et ça se mélange avec les commentaires plus proches, ceux de la famille, des amis au téléphone. C'est ça, à demain, ou à plus tard, ou à dans une autre vie, une éternité de plus ou de moins, ça ne compte plus tout ça maintenant.

Comment retrouver un semblant de continuité ? Tenter de reconstituer tous les petits grains des journées passées. Les assembler, les recoller. En faire un tout cohérent. Dernières journées avant l'éternité. Mais c'est comme si

tout ce temps arrêté venait annihiler ce qui l'a précédé, le réduire en poussière. Comment dire hier sans penser à demain ? Comment compter les heures quand la pendule s'est arrêtée ? Plus d'hier, plus de demain, un présent indéfini et incertain qui ressemble à un rêve éveillé.

Dans mon rêve, mon sommeil ou ma veille, qu'est-ce que j'en sais, cette image obsédante, non, pas une image, une idée, une forme, une figure.

C'est une araignée en train de tisser sa toile. Quand elle arrive au bout de son travail, quand elle a sécrété le dernier maillon de ce réseau méticuleusement construit, elle se met à dévorer sa toile méthodiquement, en commençant par la fin. Elle la dévore jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus le moindre fil, et là, je ne sais plus, parce que mon rêve se brouille à chaque fois et recommence sur la même image de l'araignée en train de sécréter sa toile. L'araignée est-elle autophage ? Après sa toile, va-t-elle se dévorer elle-même ? Puis se régénérer et sécréter une nouvelle toile ? Cycle indéfiniment recommencé à l'identique. Cercle parfait. Auto- engendrement.

La radio murmure en sourdine ses informations brèves à qui veut bien les entendre. Ce n'est pas mon cas. Je n'ai pas le temps d'écouter le temps. Je voudrais partir, fuir cette situation folle, m'exiler, m'envoler. Atteindre les confins, le bout du monde, c'est-à-dire me rapprocher de l'autre, des autres, de tous les autres, proches ou lointains, qui ont tissé le fil de ma vie et continuent à la faire exister.

En route pour le futur. A l'arrêt du bus, il y a du monde. Le bus arrive et le vent se lève. Il faut tenter de vivre ou de survivre. Le bus traverse un espace vide, peut-être une planète en devenir. Dans le lointain on perçoit des formes indéfinies, peut-être des esprits en cours de matérialisation. La lumière est partout, envahissante, aveuglante. Elle noie l'espace sans en absorber les contours, elle pulse à vingt-quatre images par seconde pour m'offrir des visions sur mesure. A la mesure de mes attentes ou de mes rêves, je ne sais pas trop. Leur dessin se précise, s'affine, se met en mouvement. S'accrocher aux images comme Charlot aux rouages sans fin de la machine qui le broie.

Durer, le temps que la lumière m'emporte au fil de ses pulsations, naître de son éclat et prendre corps dans son faisceau.

J'ai éteint la radio et mis en route le grille-pain. Donner de la substance à la subsistance. Le chat frôle ma jambe pour me faire comprendre que je ne suis pas toute seule. La bouilloire siffle pour me signifier que l'eau continue à bouillir même quand le temps s'est arrêté. Je la verse dans la théière et me sers une tasse de thé. C'est là que le blanc s'invite. Rien n'est jamais sûr. Pas même l'éternité. Pourtant le blanc s'étend et continue à noyer le temps. De l'éternité pliée, disait Cocteau qui s'y connaissait en multiplication des temps.

Le bus ne cesse d'accélérer dans son immobilité. S'il continue ainsi, il va se renverser et nous basculer dans le fossé insondable de l'imprévisible. Tout est à réinventer, même le connu qui s'est soudain évanoui. Le bus est plein. Nous sommes nombreux à nous bousculer devant la porte de l'infini. Des silhouettes claires. Des corps inanimés. Des fantômes ou des êtres à naître. Pas de chauffeur dans ce bus. Nous sommes tous aux commandes de notre itinéraire commun, en train d'inventer quelque chose comme le jour présent. Le présent va-t-il enfin nous mettre en présence ?

Effacer l'éternité et secouer notre transport en commun, ? Oui, c'est cela, secouer, mettre du mouvement dans cette éternité figée, faire exploser le mur de l'immuabilité, enflammer nos désarrois, soulever nos consciences figées dans leur incertitude mortifère.

Le jour s'est levé. J'ai éteint la lumière, ouvert les rideaux. De ma fenêtre, je vois le coin d'une maison, un poteau électrique. Pas d'être humain en vue. Mais, j'entends, timide, le chant d'un oiseau. Dans mon jardin, bruissent les branches courbées par une brise soudaine. J'ouvre la fenêtre et décèle le parfum des plantes qui se redressent après la pluie de cette nuit.

De l'heure qui vient je n'attends rien sinon la confirmation du temps suspendu. Il faudrait se bouger pour faire semblant d'exister, habiter les lieux

pour qu'ils prennent leur place au sein de l'univers, multiplier les gestes quotidiens pour ne pas oublier de respirer.

Le bus marque l'arrêt pour laisser passer un nuage, avant de reprendre sa course folle dans un cosmos indéterminé. Étrange sensation d'euphorie. C'est comme si tout l'espace nous appartenait enfin. Comme si nous les humains on s'était libérés des contraintes de la gravité et de la temporalité et que ce bus ouvert aux quatre vents nous dispersait en poussière aux quatre coins de l'univers. Il ne nous reste plus qu'à déployer nos ailes aux mille couleurs de l'arc en ciel pour habiter tout cet espace qui nous est offert.

Alors je décide d'aller bricoler dans le jardin. Il y a tant à faire à cette période. Sarcler, préparer les semis, tailler, élaguer, mettre de l'ordre, repérer les pousses. Si émouvant, les pousses, cette efflorescence végétale issue d'une terre encore froide. Je vaque un moment, oubliant la chape qui pèse de tout son poids, m'absentant de mon existence. Et puis de l'autre côté de la barrière du jardin, je croise un regard, celui du voisin. Qu'est-ce que t'en penses, me demande-t-il. Qu'est-ce que je pense ? Mais je ne pense plus justement.

Il n'aura fallu qu'un regard. Qu'une parole. Un regard qui me retourne tout doucement vers l'intérieur. Une parole qui vient remuer mes liquides interstitiels, qui me confronte à la réalité. Rien, dis-je au voisin qui attend ma réponse, je n'en pense rien, il faut juste s'habituer, oublier, s'adapter, vivre, quoi !

De retour dans le salon, j'allume la télévision. Le théâtre d'ombres plante son décor. Et la bande-son reprend vie, les visages se creusent, les expressions sont graves, c'est la guerre, nous a-t-on dit. La guerre ne concerne que les vivants, les humains principalement mais pas seulement. La terre, elle, ne prend pas parti, n'arbitre pas les conflits, ne se range pas du côté de ceux qui crient vengeance. Elle sert de terrain d'embuscade, se

creuse d'explosions meurtrières, se couvre de gravats, ensevelit les dépouilles. Parfois, elle se révolte et se retourne en convulsions qui jettent

l'effroi. Mais c'est le plus souvent l'homme qui la creuse, la bouleverse, la martyrise. Toujours en mouvement pour ne pas mourir, l'homme s'agite sans cesse. Il sème pagaïe et désordre partout où il passe et la terre lui sert de terrain de jeu.

Mieux vaut éteindre. Je n'apprendrai rien de neuf. L'éternité continue de régner. Je me sens comme figée dans un arrêt sur image provoqué par un metteur en scène farceur. Ou comme si une mauvaise fée m'avait jeté un sort en me paralysant sur place, petit doigt en l'air, bouche ouverte, coude rivé à la table. La fée qui m'a touchée de sa baguette magique a dû m'oublier dans les limbes. Tout s'est arrêté autour de moi. Je ne perçois plus le moindre mouvement ni le moindre bruit. Si le monde s'est arrêté c'est qu'une bulle d'air s'est coincée dans le sablier. Mais du coup moi je n'ai plus d'air, ma bouche ouverte ne me sert à rien. Temps mort, pause, vide. Temps qui se dilate, s'épaissit au fond de ma gorge serrée. Ce n'est plus un chat qui l'obstrue, c'est un éléphant qui s'est introduit dans ma gorge. Je veux hurler, repousser l'éléphant qui m'étouffe. Mais aucun son ne sort de ma gorge, je suis seule, au bord de ma table, abandonnée du reste du monde, en suspension dans l'espace, en apnée. Au secours, j'étouffe. J'ai besoin d'air, de terre, d'eau et de feu. J'ai besoin des quatre éléments, d'un univers à mille dimensions. Je ne veux pas mourir asphyxiée dans le trou noir du confinement. Asphyxiée comme vous tous, attendant patiemment votre goulée d'air en même temps que votre pitance journalière au distributeur parcimonieux des choses de la vie.

Il faudra bien qu'un jour, la vie reprenne son cours dans ce monde blanc, où règne l'attente, seulement l'attente, parfois le sursis, jamais la fin ou le début de quelque chose, puisque dans ce monde-là, la vie s'oublie elle-même. On a franchi le mur invisible qui sépare les vivants des survivants. On est au bord du gouffre, je le sais, on le sait tous. Alors n'hésitons plus, sautons ! Joyeusement. Et les ailes nous pousseront et les nageoires nous porteront et les branchies se déploieront !

Aujourd'hui j'ai croisé mon voisin. On s'est souri. Le ciel au-dessus de nous s'était enflammé de mille couleurs. Autour de nous les verts se bousculaient

et un déluge de parme ruisselait des murs envahis de lilas. Je portais pour la première fois mon nouveau blouson blanc. Finalement je l'ai pris blanc, lui dis-je. Ah oui, le blanc. Le blanc est si reposant. Une forme d'éternité, tu ne trouves pas ?

Jacqueline Crespy Janvier 2021